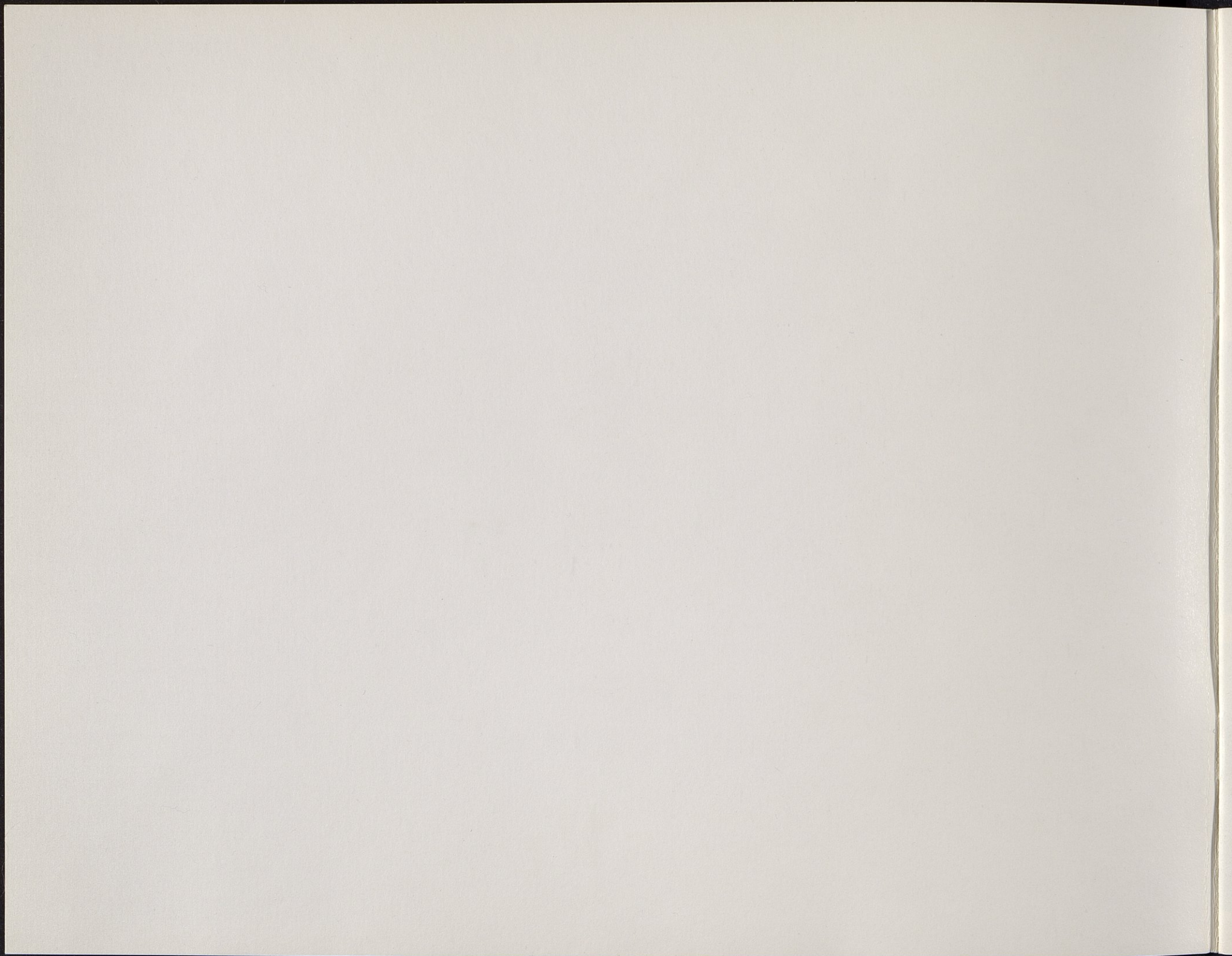




jacques
durand

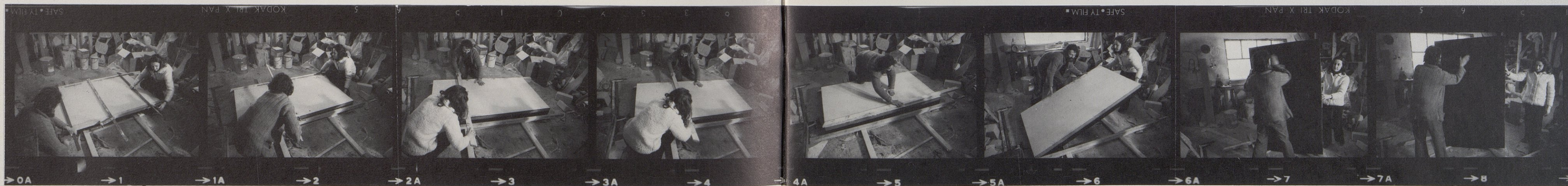


jacques
durand

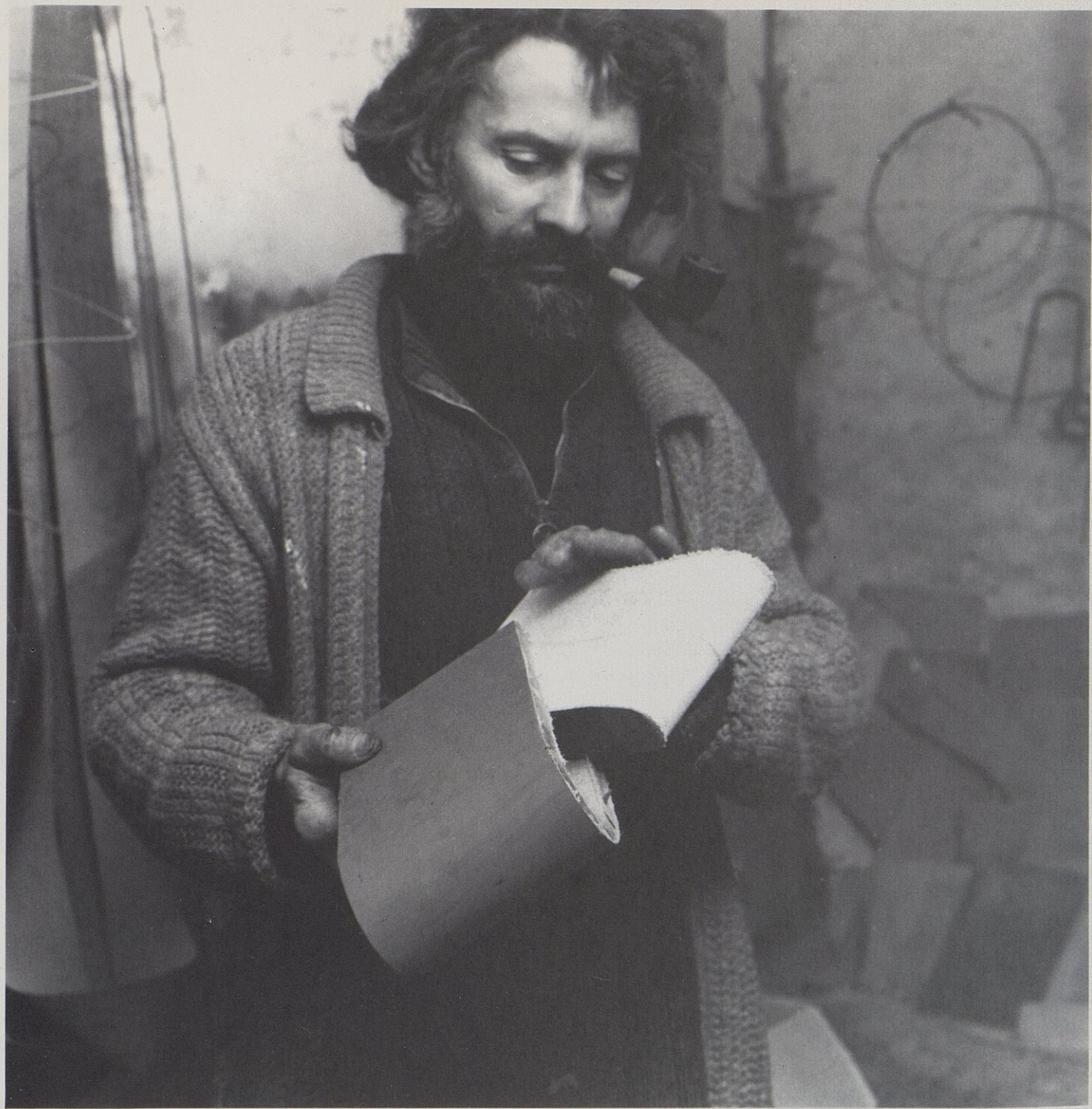
maison de la culture de grenoble
du 6 avril au 14 mai 1978

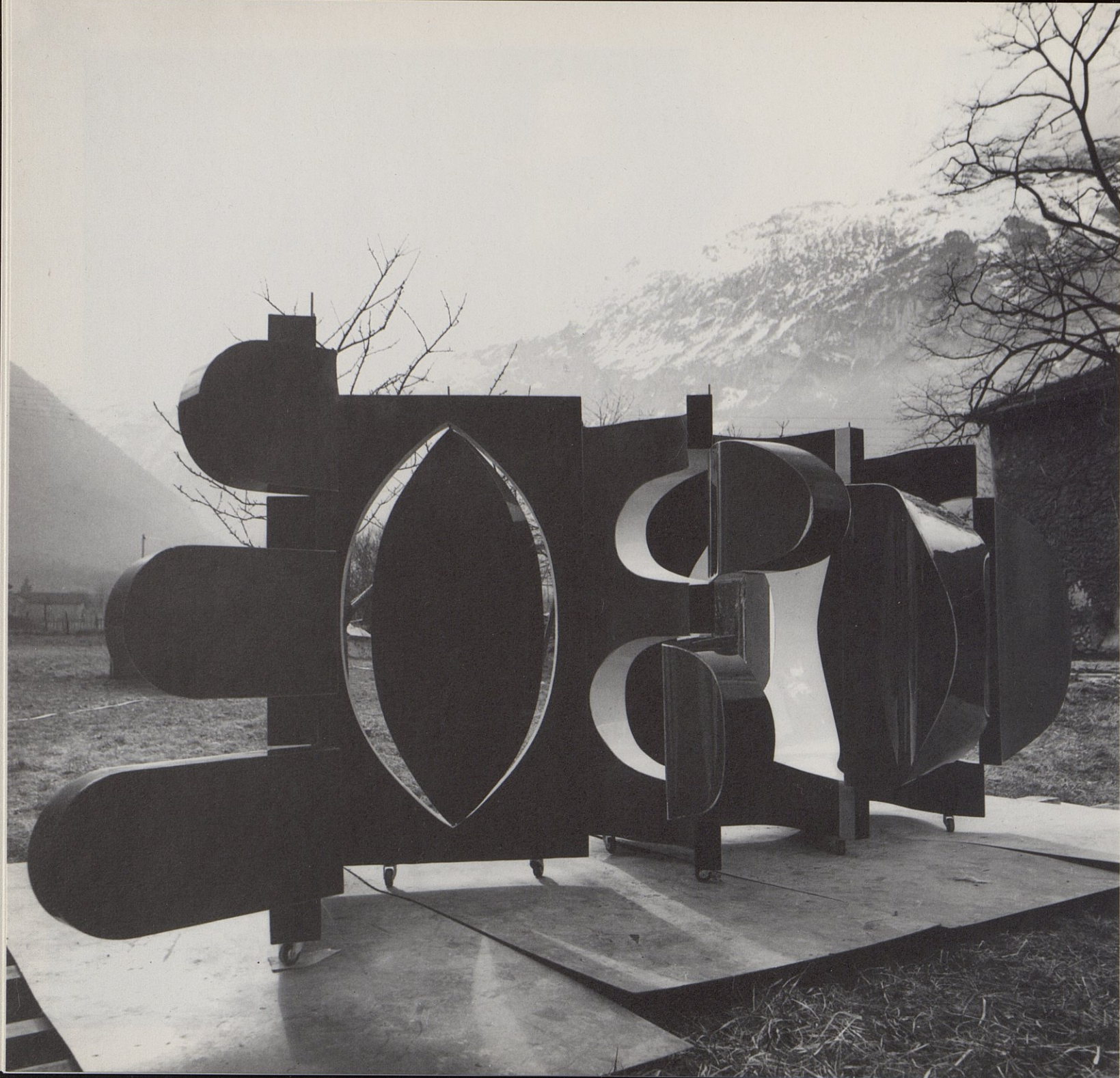
JACQUES DURAND

Né à Marvejols en 1935
Vit à Paris de 1939 à 1956
Travaille chez Renault
Rencontre avec la sculpture et la peinture
Atelier libre à Mabilotte
Voyage en Allemagne, 1956 - 1958
Surprise du Bauhaus
Séjour à Calais
Passage à Lille, 1960
Arrivée à Grenoble, 1961
Merlin Gerin
S'installe à Saint-Paul de Varces, 1962
Choisit définitivement la sculpture
Ouvre aux grenoblois son atelier où il expose avec :
Maillet, Coufini, Sikirdji, Mercier, de 1967 à 1972
EXPOSITIONS :
Munich, 1970. Paris, 1972
Bordeaux, 1973. Grenoble, U.A.P., 1975
Grenoble, La Bijougalerie, 1975
Lyon, Le Lutrin, 1976
Barcelone, Galerie Nartex, 1977









IL N'Y A PAS QUE GULLIVER QUI VOYAGE OU ALICE QUI SAUTE A TRAVERS LES MIROIRS

Lors de mon dernier séjour en Angleterre, je n'ai pas rencontré Jonathan Swift, pas plus Lewis Carroll. Je le confesse de bonne grâce, je ne les ai pas cherchés, mais j'ai tout comme l'intuition qu'ils sont morts depuis quelques années. Par contre, leurs personnages sont, paraît-il, fort vivants, la preuve, je les ai rencontrés dans mon histoire. Certes, ce ne sont pas les vrais, mais au départ cela était.

Lorsque je suis rentré d'Angleterre, Jacques Durand avait complètement changé son travail pour l'exposition. Parti avec une certaine optique, il se trouve maintenant avec autre chose. Réflexion faite, il n'avait pas changé, il s'était contenté de pousser un peu plus loin son idée, tout en bourrant une pipe. Je laisse Jacques, le temps nécessaire pour fumer sa pipe, et lorsque le tabac sera parti en fumée, nous pourrons aborder le sujet...

... Un critique d'art, même faux, doit faire oeuvre didactique, et pour cela, je vais commencer par prodiguer des conseils. Conseils qui ne sont pas les miens, mais ceux de Der Sturm (1), dont l'auteur est Bluermer (1921).

- 1) Ne demande jamais ce que le tableau signifie. Des centaines de milliers de gens l'ont déjà demandé avant toi.
- 3) Ne te casse pas la tête pour savoir si un artiste exposé par Der Sturm a du talent. Ce problème, Der Sturm l'a déjà résolu avant toi.
- 4) Ne nous raconte pas tous les jours que les critiques d'art n'entendent rien à l'art. Nous le savons depuis longtemps (cela est pour moi, le reste pour vous).
- 9) Ne prétends pas que tout représentant de la peinture absolue est un imitateur de Kandinsky. Laisse ça aux critiques (moi, je n'en veux pas).
- 10) Ne prends pas avec toi tes enfants pour visiter l'exposition. Ils pourraient te tourner en ridicule si tu declares ne rien connaître sur le tableau.

Je crois que ce texte se prête à la réflexion, et pendant que vous réfléchissez pour établir le rapport entre Der Sturm et la Maison de la Culture, entre Kandinsky et Jacques Durand, je pourrais, en toute quiétude, raconter une histoire. C'est cela l'action culturelle. Donner aux gens une chose sur laquelle ils peuvent raisonner et apprendre.

(1) Der Sturm, revue berlinoise expressionniste fondée en 1910.

Première histoire

Histoire qui m'est passée par la tête, histoire infantile qui a pour support les sculptures de Jacques Durand. Elles sont des réalités avec lesquelles on en fait d'autres. Scène de la vie quotidienne.

Le décor est laissé à votre convenance.

La voix : Tiens, une petite fille, semblable à des millions de petites filles, qui se construit un monde pas du tout banal à l'insu des adultes (la petite fille arrive en traînant derrière elle un objet ou le porte dans ses bras).

Le Monsieur : Tu as un joli chalet

La petite fille : ...

Le Monsieur : Tu as vraiment un joli chalet

La petite fille : Quoi !

Le Monsieur : Tu as de la chance d'avoir un si joli chalet

La petite fille : (intérieurement) C'est con un adulte, moi, je ne veux pas devenir adulte. Quand je serai grande, je resterai une petite fille. C'est plus amusant.

Le Monsieur : Tu es contente d'avoir un si beau chalet !

La petite fille : Ce n'est pas un chalet.

Le Monsieur : (il rit) C'est charmant un enfant. Donne le moi, je vais te montrer que c'est un chalet.

La voix : Il faut être inconscient pour penser que la petite fille va donner cet objet à ce type.

La petite fille : C'est une sauterelle (haussement d'épaules)

Le Monsieur rit aux larmes et commence à s'étouffer.

La voix : Ce qu'il croyait être un chalet est une sauterelle, devient sauterelle, une très belle sauterelle, avec des pattes, un corps, et toute verte (la petite fille pendant ce temps, ouvre et ferme l'objet).

Le Monsieur : Cela est très amusant. Comment as-tu fait ?

La petite fille : Quoi !

Le Monsieur : Comment as-tu fait cela ?

La petite fille : ...

Le Monsieur : Tu as de la chance d'avoir une si belle sauterelle.

La petite fille : Elle n'est pas à moi, pas à mon frère, ni à mon papa, ni à ma maman, ni même au grand oncle saurien. Elle appartient à personne... Elle est à la vie, comme à la mort, et puis ce n'est pas vraiment une sauterelle (elle referme les pattes). Hop, elle est devenue boîte.

Le Monsieur : Tu as retrouvé ton chalet (la petite fille hausse les épaules).

Le Monsieur : (arrive sur la scène une estrade et un bureau tiré par un percheron sur lequel est inscrit : (raisonnement didactique). Il ne faut pas mélanger les temps, les genres et les choses. Tout à l'heure c'était une sauterelle et maintenant c'est un chalet.

La petite fille : Quoi !

Le Monsieur : Tu vois qu'en refermant les pattes, les ailes, et tous ses éléments, tu obtiens un chalet, il faut que tu sois sotte pour ne pas l'admettre et manquer de poésie.

La voix : Il aurait préféré voir un tank, car un tank c'est viril et utile.

La petite fille : (hausse les épaules). Une sauterelle ne naît pas d'un chalet, et un chalet ne naît pas d'une sauterelle, et puis il n'y a jamais eu de chalet et si il n'y a pas de chalet comme si il n'y a pas de maman et de papa, il n'y a pas de sauterelle.

Le Monsieur : L'objet qui se trouve devant vous peut être appelé objet, car il est dans la catégorie des artefacts que l'on nomme de ce terme général. Cet artefact est une sculpture, et c'est la dénomination, la seule, que l'on puisse accepter si l'on tient un tant soit peu à une rigueur scientifique, à un raisonnement sur les choses qui nous entourent sans obvier la dimension objective qui est indispensable à toute réflexion pour former le corpus d'une étude circonstancielle et tant soit peu exhaustive. Une sculpture est la représentation, sans vouloir faire de la métaphysique, une suggestion d'un objet donné dans l'espace, au moyen d'une matière à laquelle on impose une forme déterminée dans un but esthétique. La matière est le support, la forme le vecteur, voie royale pour atteindre le merveilleux, la sensation du beau. L'artiste créateur de cette sculpture a

d'abord construit un chalet, et après avoir longuement établi des plans, en a fait une sauterelle, insecte orthoptère vert à grandes pattes postérieures repliées et à tarières. C'est par une action spécifique et voulue que le chalet se métamorphose en sauterelle, et ceci est engendré par des effets que l'on nomme mécaniques, et étudiables, par une méthode scientifique. Toutefois, il est certain que cela reste du domaine des symboles et il serait vain de vouloir rejeter à tout prix, sous prétexte de rigueur dans la démarche scientifique, la dimension subjective. Le sentiment est un élément essentiel dans l'oeuvre d'art... (à partir de là, le discours devient inaudible).

La voix : Elle fait apparaître et disparaître *les choses* qu'elle aime, et se construit un monde où elle est heureuse, même si, à chaque fois que la sauterelle disparaît, cela lui fait un peu de peine, mais elle sait que, hop, la sauterelle sera là de nouveau, en chantant. C'est ça la vie. Le chalet qui revient n'est plus le même, il change, il évolue. Il se métamorphose en chalet, il est de moins en moins chalet, tandis que la sauterelle est de plus en plus sauterelle et toujours la même, plus vraie encore que la précédente.

Le Monsieur : Quelque chose ne va pas.

La petite fille : Quoi !

Le Monsieur : Je perds mon latin.

La petite fille : Quoi !

Le Monsieur : Tout fout le camp.

La petite fille : Quoi (le monsieur meurt et tombe)

La voix : Il est mort, ce n'est pas grave, il n'a jamais vécu.

La petite fille : Vivre, ce n'est pas raisonner, c'est aimer.

La petite fille : Elle est triste, un de perdu, dix de retrouvés, et demain, dans le même square, à la même place, un monsieur ou une dame viendra de nouveau l'ennuyer avec ses histoires qui ne tiennent pas debout (elle se penche et donne un coup de pied dans le monsieur pour le ressusciter).

La petite fille : J'ai oublié de te dire que ce n'est pas une vraie sauterelle, mais pas une fausse. Je l'appelle sauterelle, parce que, sauterelle c'est jolie, sauterelle, sauterelle.

La voix : Sautte-t-elle ? Elle a mis sa tête en bas, je dois mettre le mot dans le bon sens. Elle saute elle saute (la petite fille saute à travers le miroir).

Le Monsieur : Qui est-ce pour sauter comme cela à travers le miroir ?

La voix : C'est Alice.

Le Monsieur : Il devrait être interdit de laisser les enfants jouer. ON devrait interdire aux gens de créer. Il nous dérange avec leurs idées. Non, je n'en veux pas (il essaye d'attraper la sculpture à l'enfant et se heurte au miroir).

Alice (rit) : Je ne risque rien na na na, elle est dans ma tête et tu ne me la prendras pas (elle part en chantonnant et à cloche pied).

Deuxième histoire, la même que la première, pour divertir

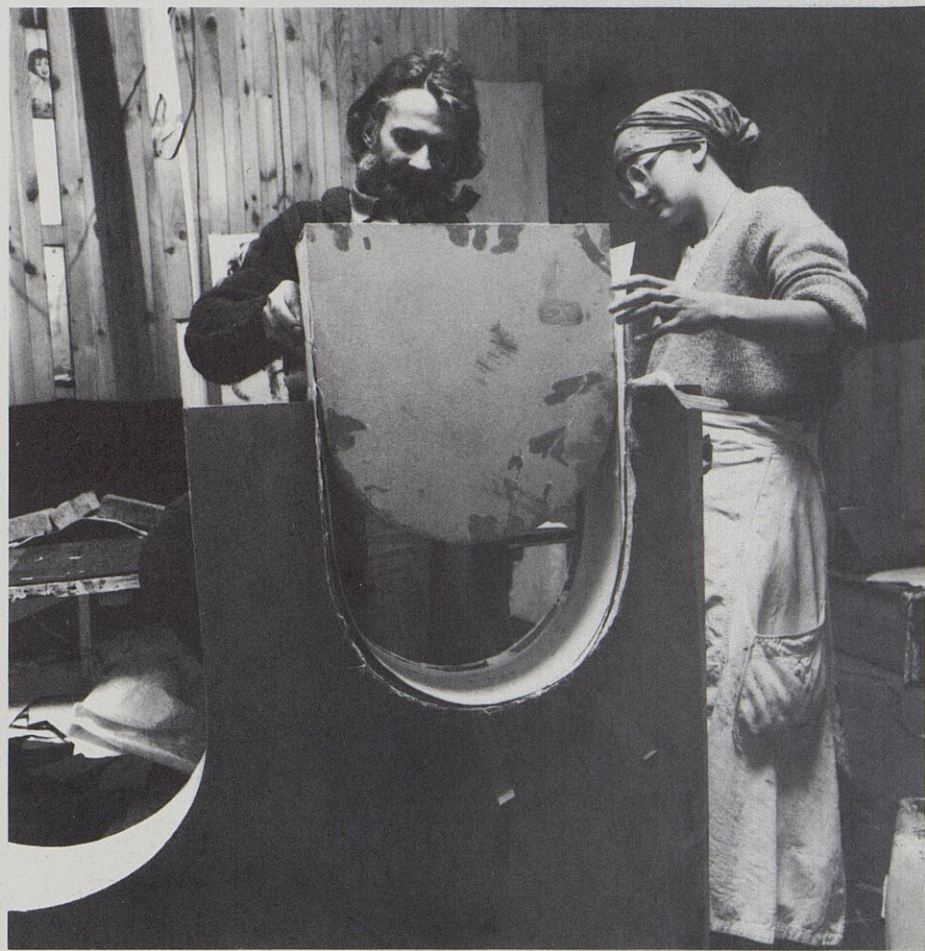
Gulliver est un homme qui voyage beaucoup, et à chaque voyage, il fait naufrage. C'est pour cela qu'il voyage. Il croit être dans un pays autre que le sien, mais en réalité, le naufrage a toujours lieu en Angleterre, mais comme il est persuadé qu'il se trouve ailleurs, il ne reconnaît pas son pays natal.

Je passe sous silence les raisons du naufrage, et la façon par laquelle il en est rescapé (il n'y a jamais eu de naufrage). Gulliver se trouve en face d'un bloc noir, posé à travers l'espace. Il trouve la sauterelle d'Alice mais il ne le sait pas. Il s'interroge devant cet objet, quand un monsieur de bonne mise et fort civil entame la conversation avec lui. Comme Gulliver a vraiment l'air perplexe, le monsieur instruit lui tient ce discours (remarquez que Gulliver rencontre toujours des gens intelligents, et ayant réfléchi sur le monde) le monsieur lui raconte une histoire belge, celle de Magritte : Magritte a inscrit sur un tableau "ceci n'est pas une pipe" et il en a peint une, tout juste au-dessus. Mais cette pipe qu'il a peinte, n'est pas une pipe, tout en étant une pipe. Ce n'est pas parce qu'il a dessiné une pipe que l'on peut dire que c'est une pipe. Ce n'est pas non plus parce qu'il a écrit "ceci n'est pas une pipe" qu'il faut en déduire que c'est une

pipe quand même, ou, que ce n'est pas une pipe. Pour résumer, clairement et simplement la situation : elle, la pipe, est à la fois pipe et pas pipe, sans être et en étant. Il semble que cela ne veut rien dire, à première vue, cela s'entend... que cela n'a pas de sens. Pas de chance, le sens existe, mais c'est un sens caché, incompréhensible pour les gens qui ne veulent pas comprendre et même pour les gens qui veulent comprendre. C'est le bouquet (titre du livre de la S.P.H. : Société Protectrice de l'Humour) car il n'y a rien à comprendre. Comme l'interlocuteur de Gulliver reprend son souffle, on entend la réponse de Saul Steinberg à la question suivante : "Pourquoi mettez-vous des explications sur vos toiles ?" "Parce que mes explications n'expliquent rien. Faire une chose que l'on nomme oeuvre d'art, c'est signaler à l'attention des gens une chose qu'ils pourront comprendre sans explication. En expliquant, j'ai l'air de nier mon idée de l'art, mais mon explication est fausse. Mon travail et l'explication que j'en donne sont tous les deux des oeuvres d'art. J'explique de telle manière que je me fais comprendre seulement des gens qui n'ont pas besoin d'explication pour comprendre. Les gens qui ont besoin d'explication ne comprendront jamais ni mon oeuvre, ni mes explications". Pourquoi se tuer à comprendre, et puis revenons à Magritte "l'objet peint, c'est l'objet caché", Gulliver est toujours perplexe et ne sait que penser.

Comme j'aime bien Gulliver et qu'il sert à mon dessein, je lui fais rencontrer Alice. Gulliver lui raconte son histoire, il a une bonne mémoire et la petite fille l'emmène à travers la sculpture. Alice joue avec ce grand être, elle l'ouvre, le ferme, en déplie un côté, puis un autre, saute par les trous, saute à travers la sculpture. Apparaît par ci, par là. Elle en fait son domaine, se construit un univers vraiment très amusant. Gulliver veut l'imiter, avec ses grosses mains il manipule la sculpture, mais n'apparaissent pas les couleurs multicolores de la vie, le rire qui naît des jeux d'enfants. Alice le prend par la main, et lui dit "viens jouer avec moi". Lui explique que la manipulation, c'est fait pour les gens qui ont peur de leur fantaisie, de leurs fantasmes, qui refusent d'être dans un monde vrai. Par exemple quand tu ouvres une porte pour entrer dans une pièce, ce qui compte c'est le fait que tu entres, que tu désires entrer et non l'acte de tourner la poignée et de pousser la porte, quand tu refermes, c'est pareil. L'important, c'est ce











qu'il y a derrière le geste, et puis on dit toujours : il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée, mais ce n'est pas vrai. Marcel Duchamps a fait une porte qui était ouverte et fermée tout en même temps. La sculpture de Jacques Durand est fermée quand elle est toute noire, mais ouverte, car l'intérieur est de couleurs multicolores et quand elle est ouverte, de toutes les couleurs, elle est fermée aux yeux des gens, au cœur des gens qui, comme l'autruche, ont peur d'être intelligents, d'avoir une intelligence...

Troisième histoire, toujours la même.

Jacques fume sa pipe, et regarde ce qui se passe autour de lui, je me trouve à ses côtés puisqu'il me demande du feu pour sa pipe. "Mes sculptures rendent intelligent" et cela le fait rire. C'est vrai, elles rendent intelligent. A première vue, lorsqu'il dit cela, les gens sont choqués, car la première chose à laquelle ils pensent, c'est qu'ils sont cons, mais ils oublient que ce phénomène n'arrive qu'aux autres. Ils n'ont pas compris, rendre intelligent c'est avoir une intelligence du monde, du système dans lequel on vit. C'est aussi aimer la vie, ainsi que la mort, sans oublier de s'aimer beaucoup. On condamne à tort le narcissisme. On en fait une action passive, celle de se mirer dans l'eau, mais l'artiste qui n'a pas trop de sous, qui s'aime beaucoup, n'a pas besoin de miroir, pas besoin d'eau car on ne vit pas d'amour et d'eau fraîche. Il fait de son narcissisme des oeuvres. Il réalise ses désirs, et part sans s'en faire, à la découverte de lui-même et du monde. Sans s'en faire, c'est vite dit. Voilà, peut-être, pourquoi, Jacques dit que ses sculptures rendent intelligent.

Dernière histoire toujours et encore la même.

La sauterelle de Jacques Durand, ou sa grande sculpture qui se meuvent à travers l'espace ne sont pas arrivées comme cela. Il y a longtemps que Jacques fait de la sculpture, et petit à petit, il s'est construit sa personnalité, a remis en question ses éléments. "Les puzzles", pièces de bois qui s'emboîtaient et formaient un ensemble : tout se divise en un et dans un, ceci à l'infini. De cette multitude de un, il en faisait un grand un. Puis un jour, mais cela demanda beaucoup de travail dans sa tête, il ne divi-

sa plus ses éléments, et fit des tuyaux qui entraient et sortaient de l'autre côté d'un corps, et tout en couleur. Mais cela, au bout d'un moment, ne le satisfaisait plus. Alors, un jour, il prit des planches de bois, les disposa les unes à côté des autres, certaines au-dessus, d'autres de travers et dit : "Il y a quelque chose à faire". Il ne pouvait dire quoi, mais il le fit. Pour en arriver là, il lui a fallu beaucoup d'efforts, beaucoup de réflexions sur le monde, car on ne se forge pas du jour au lendemain et une idée n'arrive jamais toute brute, d'un seul coup. Le travail précédent était préparatif, il s'agissait dès lors de passer de l'acquis conscient à une expression inconsciente, c'est-à-dire lorsqu'on sculpte, on ne pense pas à ce que l'on fait. On ne sait pas où l'on va, on s'en aperçoit après, et encore. En bref, tous ses éléments, ils les avaient en lui, mais n'étaient pas arrivés à la conscience pour l'exprimer inconsciemment.

Peut-être la dernière histoire, mais, je puis vous l'affirmer, toujours la même.

Les jeux des enfants sont une chose sérieuse, et beaucoup plus sérieuse que les occupations des adultes. Les enfants réalisent leur désir à partir du monde réel, et savent bien faire la différence entre leur monde et celui que l'on nomme abusivement le vrai. L'adulte a peur de se souvenir de ses jeux, et refuse de s'adonner à ses fantaisies. Jacques Durand, je crois, ne renie pas ses jeux d'enfants. Mais il ne peut plus jouer comme lorsqu'il était enfant, car l'unique désir est d'être grand et comme maintenant il est quand même grand, et pas adulte, il s'affranchit des oppressions de la vie, refuse de ressembler à tout le monde et au lieu de jouer, il laisse courir sa fantaisie. Il sait bien que, pour l'instant, "l'artiste avec ses bonnets de nuit et les lambeaux de sa robe de chambre, bouche les trous de l'édifice universel" (Henri Heine). Il ne sculpte pas pour cela, et a une distance par rapport à ses oeuvres. Si elles rendent intelligent le monde, c'est bien, il faut leur laisser leur devenir. Elles ne vous appartiennent plus vraiment. Elles font leur chemin, comme vous faites le vôtre. Cela fait plaisir lorsqu'on leur sourit, car elles font l'assaut de la réalité.

Ce n'est pas une histoire, c'est en guise de conclusion.

Bonnes gens, faites attention, Jacques a beaucoup d'humour, et c'est dangereux.



L'ACTE D'UNE SCULPTURE

Parlant des arts plastiques, les mots ont l'insolence du questionnement pour souvent masquer l'incertitude de leur définition.

Ainsi, nous allons nous trouver devant ce que, faute de précision sans doute, nous appellerons une sculpture. Et comme telle, elle va intéresser, fasciner ou bien rester indifférente. Mais laissons là, pour l'instant, son intrigue ; pour dire peut-être que le seul fait d'être situé dans ce vis à vis est le véritable lieu de la surprise. Que l'étonnant est sûrement de rencontrer, aujourd'hui encore, un sculpteur ; qu'il en fasse profession, que son travail puisse s'imposer.

C'est dans une telle conjoncture que se place cette exposition. Non pas une rétrospective d'oeuvres éparpillées, mais l'état et les actes d'une recherche, dont les oeuvres présentées ne sont que conclusions provisoires. Une pareille attitude voudrait affirmer la présence du sculpteur dans son devenir. Il y va du présent, il y va de l'histoire. Et dans cette histoire, indiquer les rapports peu déterminés qu'entretient la création plastique avec l'ensemble de l'organisation



sociale : ce moyennant quoi le créateur aura un rôle entier à jouer au sein de notre société. Car enfin, quel est le statut social de la création ? le contrat social du créateur, actuellement ? Inutile de dire qu'un tel contrat n'existe pas. La sanction de l'acte d'une création étant abandonnée à l'arbitraire du subjectivisme, et à la sélection aléatoire qu'implique le marché privé de l'art.

En ce point d'interrogation, et dans le sens de ce constat, la Maison de la Culture de Grenoble a établi avec Jacques Durand un certain processus de commande pour contribuer à la réalisation de son travail : dépasser le stade de l'objet pour tendre vers l'espace-environnement, à l'échelle de l'homme et de la cité. Il devient, en effet, impératif que le créateur-plasticien soit associé, au même titre et dans les mêmes conditions professionnelles que l'architecte, l'ingénieur ou l'urbaniste, à la conception et à l'édification de l'habitat ; de la ville et de son espace futur. Pensant à l'oeuvre de Fernand Léger, Jacques Durand, dans son travail et sa réflexion, se pose désormais comme un Constructeur.

Yann Pavie

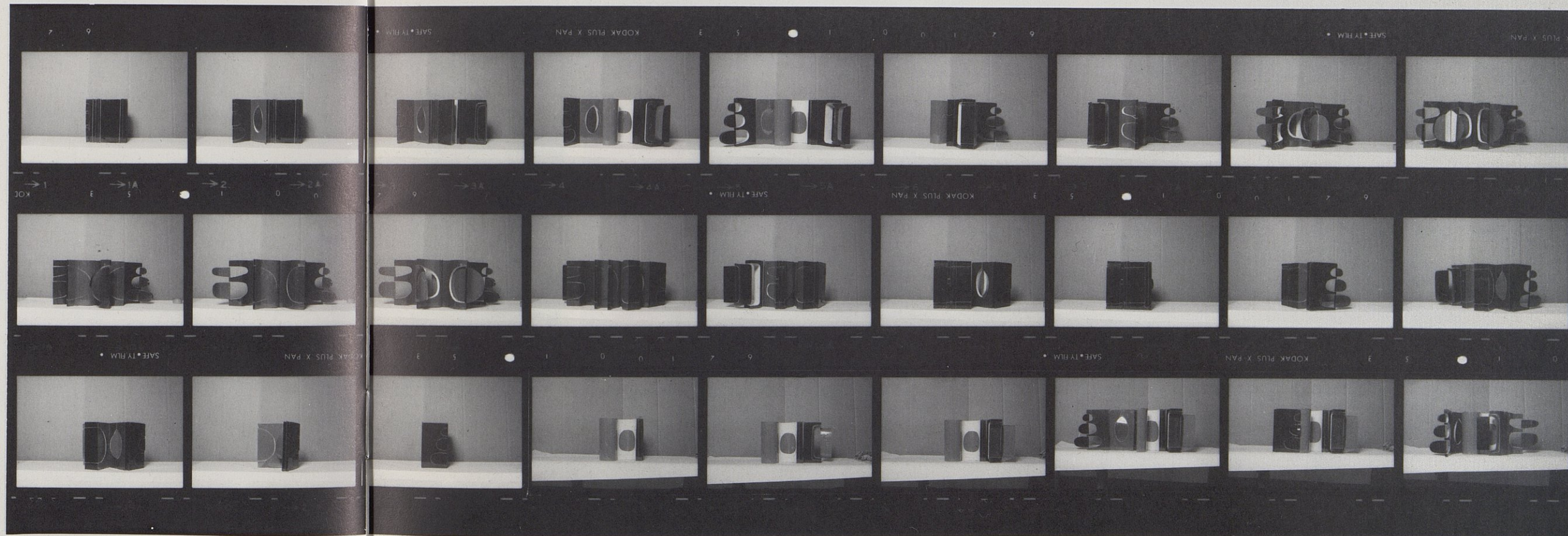
Pour l'homme de la rue, le plastique est synonyme d'objets usuels bon marché, jetables, éphémères. Pour le technicien, le plastique évoque légèreté, mise en œuvre facile, dimension sans limite, courbes et droites infinies. Des plastiques, il en existe de toutes sortes, depuis le stylo bille, le moulin à café électrique, à la pointe de Concorde, au bouclier thermique des vaisseaux spatiaux. Il en est des plus durs que l'acier, mais dix fois plus légers, des résistants aux acides ou à la chaleur. le bon plastique, ce matériau de notre civilisation.

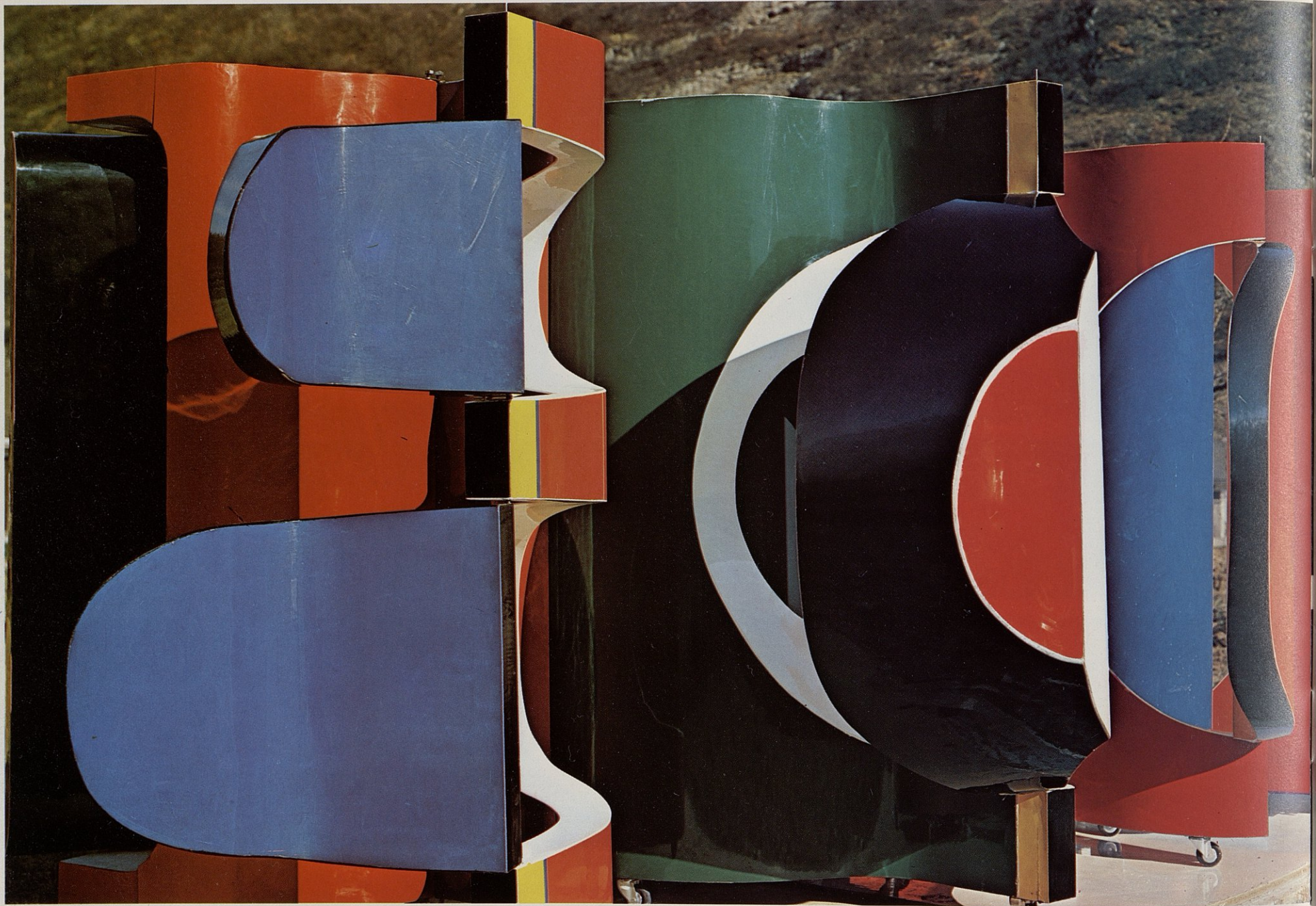
Le polyester renforcé avec de la fibre de verre, s'apparente au béton renforcé avec des armures d'acier. Sa technique de mise en œuvre consiste à imprégner des fibres de verre en tissu ou en tapis avec la résine polyester sous forme fluide à l'aide de rouleaux, de pinceaux ou de machines à projeter, voire même par injection. Ces tissus et tapis sont déposés par couches, jusqu'à l'obtention de l'épaisseur désirée correspondante à la résistance, aux contraintes mécaniques imposées par l'objet et ses fonctions ; cette technique de couches a pour nom "stratifié". Pour de faibles épaisseurs (deux millimètres), la résistance équivaut à celle d'une tôle d'un millimètre, mais le poids en sera trois fois moindre. Les coloris et les aspects de surface sont infinis. Les dimensions ne sont limitées que par les capacités de transport des pièces.

La mousse de polyuréthane est aussi un plastique dans lequel le gaz (fréon) constitue les 90 % du matériau. Son rôle est un rôle de remplissage entre deux couches stratifiées. Il faut, pour obtenir un objet, fabriquer un modèle, puis un moule (en creux). Ce moule est l'outillage principal de cette technologie, il permet la reproduction d'une très grande quantité de pièces. La technique du moulage s'apparente à celle des métaux (bronze, plomb, étain).

Jacques Durand a donné aux plastiques armés une autre dimension. Le sculpteur de notre époque se double quelque fois d'un ingénieur, d'un scientifique.

Jean-Marie Monleau







Je remercie
Elisabeth Campagne
et Liliane
pour l'aide précieuse apportée à ce travail,
Marie-Marthe Mathon
élève des Beaux-Arts à Paris,
pour sa collaboration,
et Jean-Marie Monleau
ingénieur spécialisé dans la technologie des
plastiques adaptés au bâtiment, sans qui la
réalisation de ce projet n'aurait pu avoir lieu.
Mon amitié s'adresse également à
Yann Pavie
et à Pierre Fillioley
pour leurs encouragements

Jacques Durand

Catalogue réalisé à l'occasion de
l'exposition "Jacques Durand"
Maison de la Culture 6 avril - 14 mai 1978.

Conception : Jacques Durand et Yann Pavie
Maquette et photographies : Pierre Fillioley
Réalisation : Nicole Chevron et Jean-Marie Gaillat
Imprimerie : Jacques Leguay et Patrice Urbanski

